

En France, les cités du mal-vivre

Autor(en): **Zbinden, L.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **48 (1975)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En France, les cités du mal-vivre

32

La tenue du dernier Conseil des ministres à Evry (Essonne) a remis l'attention sur les villes nouvelles. Par son déplacement, le gouvernement voulait montrer l'intérêt qu'il leur porte. Elles en ont bien besoin.

Il y a douze ans, pour dégorger Paris, on a décidé de lui donner cinq satellites, pas trop près de la capitale pour éviter que celle-ci ne les englobe dans son propre essor, pas trop loin pour que les industriels appelés à les faire vivre bénéficient des ressources de la grande ville. C'est ainsi qu'au milieu des betteraves, sur une orbite distante de Paris de 20 à 30 km., ont commencé de sortir de terre Cergy-Pontoise, Saint-Quentin-en-Yveline, Marne-la-Vallée, Melun-Sénart et Evry. Habitées chacune pour l'instant par quelques dizaines de milliers de personnes, on leur en promet dix fois plus en l'an 2000.

Est-ce une réussite ? Est-ce un échec ? Il est trop tôt pour le dire. Mais si on se risquait à le dire, ce serait plutôt l'échec. Les industriels, malgré les avantages qu'on leur a consentis, se font tirer l'oreille pour s'y installer, les transports de liaison avec la capitale sont insuffisants, l'architecture est médiocre, le cadre de vie morne, quand il n'est pas désespérant. Il n'est donc pas surprenant que les passagers de ces gros paquebots échoués dans la plaine d'Île-de-France se déclarent le plus souvent mal dans leur peau, parce qu'ils se sentent mal dans leurs murs. Ils regrettent Paris ou leur village de Lozère.

Construire des villes à la campagne, comme le suggérait Alphonse Allais, c'est finalement n'avoir ni les avantages des premières ni le charme de la seconde. A la fenêtre de sa HLM de Saint-Quentin-en-Yveline, Mme Dupont n'a la forêt de Rambouillet comme horizon que pour en sentir l'éloignement, prise qu'elle est dans son béton et le terrible silence produit par l'absence de chaleur humaine. Une existence artificielle dans un simulacre de ville.

On ne fait pas le cadre avant le tableau

Ces villes nouvelles, à bâtir de toutes pièces, c'était pourtant, à première vue, un passionnant sujet de concours pour les architectes et les urbanistes. «Construisez-moi une ville !» A-t-on jamais passé à un créateur une plus belle commande, lancé un plus beau défi ?

Mais pour qu'il fût relevé avec succès, ce défi, il aurait d'abord fallu désigner un seul architecte pour chaque ville, en tout cas une tête pensante dotée d'assez de pouvoir pour imposer ses vues, comme Le Corbusier à Chandigarh ou Niemeyer à Brasilia. Au lieu de quoi, pour les villes nouvelles de la région parisienne, la multiplicité des architectes entre lesquels il a fallu partager le gâteau, a abouti à l'anarchie plutôt qu'à la diversité. Des quartiers réussis voisinent avec des quartiers ratés, la beauté se mêle à la laideur, le modernisme à la routine.

D'ailleurs, lorsqu'on sait que Brasilia, tout réussi qu'il est esthétiquement, reste une enveloppe à moitié vide, un organe privé de sang, donc atteint déjà par la sclérose, on en vient à se demander si, avant les aberrations de certains constructeurs qui jouent aux cubes dans la plaine, ce n'en est pas une de se lancer dans de telles entreprises.

Au fond, la question revient à ceci: est-il concevable de décider que 200 000 ou 300 000 personnes vivront dans un lieu donné et qu'elles y vivront bien grâce au cadre qu'on leur aura fourni ? Les réponses sont provisoires, mais elles sont négatives. Ce sont les usagers, cobayes de l'expérience, qui les livrent. Il faut donc les croire. Avec leurs meubles, le bonheur n'a pas emménagé dans leur nouveau gîte. Pourquoi ?

On se croirait en présence d'un rejet de greffe, d'une protestation contre le viol d'une loi biologique. Faire le cadre avant le tableau, n'est-ce pas mettre la charrue devant les bœufs ? Creusez au lapin le plus beau des terriers, il ne s'y mettra jamais. L'homme a besoin de sécréter sa coquille, en tout cas d'en avoir l'illusion. Le prêt-à-habiter, quand il s'agit de logements, lui est déjà une contrainte; quand il s'agit de ville, il regimbe et parle d'aliénation.

Les enfants préfèrent les terrains vagues

Qu'enseigne l'histoire ? Elle permet d'approcher les raisons qui ont fait naître les villes, mais pas celles de leur développement, qui semble commandé par le hasard plus que par la nécessité. Après coup, on peut toujours expliquer ce qui est, pourquoi Paris est devenu Paris et pourquoi Pontoise est resté Pontoise. Mais à l'époque, quand l'un et l'autre étaient des bourgades, personne n'aurait pu parier sur leur destin.

On se gardera d'accuser la démographie de ne pas être une science exacte, mais ce qu'il y a de sûr est que les populations, dans leurs mouvements, obéissent à d'obscurs mobiles. Qu'est-ce qui les déplace ? Qu'est-ce qui les fixe ? Qu'au pied de trois cols dauphinois un bourg se soit construit pour les contrôler, cela se comprend bien, mais que Grenoble, coincé entre ses montagnes, soit devenu une métropole de 200 000 habitants, voilà qui se comprend mal.

Si, par conséquent, les gens s'agglomèrent souvent en dépit du «bon sens», on en tirera qu'inversement il ne suffit pas de créer des incitations pour les décider à se rassembler. Tout se passe même comme si l'incitation engendrait la réticence. Réaction de la liberté à la technocratie ? De l'individu à l'Etat ? S'il est vrai que la cité concourt au bonheur des gens, on dirait que les gens sentent confusément que le bonheur ne se planifie pas.

A Marne-la-Vallée, on a ménagé entre les plans de béton des espaces de jeu pour les enfants, avec des

Pour le quatrième âge : les maisons familiales de retraite

35

Les personnes de plus de 65 ans représentent actuellement 14 % de la population. Cette proportion augmente d'année en année. Le nombre des femmes est très supérieur à celui des hommes, surtout pour les classes d'âge de 80 ans et plus.

«L'équipement médical s'est développé. Il a été ouvert ou projeté ces dernières années un certain nombre d'établissements gériatriques (hôpitaux gériatriques, hôpitaux de jour, centres de consultation médico-sociaux ou géronto-psychiatriques, etc.). Mais on manque spécialement de homes pour malades chroniques âgés, qui fournissent le gros de cette catégorie.» Pro Senectute Zurich, 1973.

structures et des engins sortis sans doute de cerveaux socio-pédagogiques. Les enfants les boudent. Ils préfèrent, à la limite de la ville-prison, le terrain encore vague et ses boîtes de conserves vides.

L'ennui, ce monstre délicat des grands ensembles

Au surplus, quand on voit nos villes ordinaires, modelées par les siècles et la patience des hommes, devenir des autodromes pollués, des carrefours de chausse-trapes pour piétons, des champs clos livrés à l'agression publicitaire et à la cupidité des spéculateurs, des lieux qui furent de rencontre et qui ne sont plus que de télescopage, des Goulags engendrés de névroses, on ne s'étonnera pas que les villes nouvelles, nullement assurées contre ces maux, se vendent mal, surtout quand à ces maux s'ajoute l'ennui, ce monstre délicat des grands ensembles.

Ce n'est pas un paradoxe qu'au moment où se manifeste le besoin de bâtir des villes nouvelles pour décharger les anciennes, la notion même de ville entre en crise. C'est une logique, car ceci provoque cela. Ecoutez les Parisiens parler de Paris. Deux sur trois le maudissent, et si la proportion est plus forte ici, elle n'est pas négligeable ailleurs.

Les villes, autrefois, étaient des lieux de paix et d'harmonie, opposés à l'insécurité et à l'arriération des campagnes. L'urbanité était ce beau mot inventé pour qualifier les relations humaines qui s'y nouaient. A présent, c'est l'espace de la froideur, de la hargne, de l'égoïsme, de l'indifférence, de la compétition. On n'y aime plus son prochain: il n'y a plus de prochain.

Sur les murs d'une station de métro, j'ai lu hier ce graffiti tracé d'une main anonyme: «Quand je regarde tous ces gens qui ne se regardent pas, j'ai peur que nous ne devenions tous aveugles».

L.-A. Zbinden,
«Tribune de Genève»
12 mars 1975

C'est pour répondre à ce besoin de maisons pour personnes âgées, tendant à devenir des malades chroniques, qu'une solution originale a été cherchée: la création, en 1967, de la première société coopérative d'habitation pour personnes âgées, dite des «Maisons familiales de retraite», dont les pensionnaires sont actionnaires.

Recréer un climat familial

De tous côtés, on redécouvre le rôle irremplaçable de la famille pour l'épanouissement de l'individu, qu'il soit bébé, enfant, adolescent, adulte ou vieillard.

Or, les conditions de la vie d'aujourd'hui font que le vieillard ne peut plus vivre dans sa famille; dans la plupart des cas, son conjoint est décédé, ses enfants sont trop étroitement logés (ou eux-mêmes accablés de problèmes familiaux) et ne peuvent ou ne veulent se charger de lui. Les femmes célibataires âgées, très nombreuses, n'ont pas du tout la possibilité de finir leurs jours en famille.

La maison familiale de retraite est une bonne solution. Elle accueille une vingtaine de personnes âgées, valides à leur arrivée. Une division médico-sociale est prévue pour celles que, peu à peu, l'âge prive de leurs moyens d'autonomie physique. La première maison familiale de retraite, La Châtelaine, est située à Moudon. La Société coopérative des MFR a d'autres projets. D'autres réalisations récentes, inspirées par le même idéal, existent déjà. Citons la belle maison de Mies «La Clairière». Davantage d'intimité a paru encore possible.

Une solution humaine

Ne nous leurrions pas. Le grand âge comporte bien des désagréments. Les personnes qui entrent à La Châtelaine, à Moudon, sont valides, ou à peu près, mais ne peuvent plus s'assumer dans la vie de tous les jours. La moyenne d'âge à l'entrée est de 75 ans, celle des pensionnaires est de 85 ans.

La direction de la maison, un couple dans la quarantaine, met tout en œuvre pour que les pensionnaires se sentent en sécurité dans la maison, et pour leur éviter ce que les vieillards redoutent le plus: la perspective d'un possible déménagement.

Lorsque les handicaps physiques s'installent, les pensionnaires (certains même sont devenus grabataires) peuvent rester à la maison, dans leur chambre habituelle, et recevoir les soins médicaux que nécessite leur état. Sont soignés à l'hôpital les cas graves et urgents. Les hospitalisés réintègrent La Châtelaine dès que leur état le permet.

La vie de tous les jours

Les journées sont bien remplies. La maison s'éveille vers 8 heures: toilette, soins, petit déjeuner servi à la salle à manger pour les pensionnaires «en forme»,